Yaël Neeman, *Nous étions l'avenir*

Danielle Delmaire

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/501>

DOI : 10.4000/tsafon.501

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Association Jean-Marie Delmaire

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2016

Pagination : 188-190

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Danielle Delmaire, « Yaël Neeman, *Nous étions l'avenir* », *Tsafon* [En ligne], 72 | 2016, mis en ligne le 31 mai 2018, consulté le 24 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/501> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.501>

Ce document a été généré automatiquement le 24 juin 2021.

Tsafon. Revues d'études juives du Nord

Yaël Neeman, *Nous étions l'avenir*

Danielle Delmaire

RÉFÉRENCE

Yaël Neeman, *Nous étions l'avenir*, traduit de l'hébreu par Rosette Azoulay avec la collaboration de Rosie Pinhas-Delpuech, Arles, Actes Sud, 2015, 266 p., 22,50 €.

- 1 Yaël Neeman est née en 1960 au kibboutz Yehi'am, fondé en 1946 par des Hongrois, rescapés de la Shoah, dont ses deux parents. Le groupe d'hommes qui s'installe, un an après la Seconde Guerre mondiale, dans ce coin retiré du nord de la Galilée, est convaincu d'établir une société nouvelle respectant les principes d'un communisme strict, diffusé au sein du mouvement sioniste : *HaShomer HaTsair* (la Jeune Garde). L'endroit est rude, sec, peu boisé encore, le sol caillassé, et tout proche d'une forteresse croisée en ruine. L'environnement arabe se montre plutôt hostile et des heurts se produisent dès 1946. Un groupe des troupes de choc du *Palmah* y trouve la mort dont Yehi'am Weitz, le fils d'un dirigeant sioniste. La nouvelle installation porte son nom. Peu après les femmes et les enfants rejoignent les hommes qui ont jeté les bases des édifices communautaires du kibboutz mais les logements sont encore des tentes. Durant la guerre pour l'indépendance, au printemps 1948, Yehi'am est un point avancé du front de guerre, une embuscade tue une quarantaine de combattants juifs. Cette histoire, que la petite Yaël a apprise avec ses instituteurs du kibboutz, l'auteure y fait référence mais ne s'étend pas sur l'héroïsme et l'exploit guerrier qui permet de fixer l'installation. Tout comme elle est peu loquace sur le passé tragique des fondateurs. Peut-être les a-t-elle oubliés : et l'histoire et le passé. Mais c'est dommage car le lecteur reste ignorant de la volonté solide des fondateurs, dont le père et la mère de l'auteure, pour installer un kibboutz et élaborer une nouvelle société, collectiviste qui devait détruire les travers d'une société bourgeoise. Pour les fondateurs du kibboutz, leurs enfants étaient leur avenir, celui dont ils avaient rêvé pour eux-mêmes, dans cette Europe qui les avait meurtris. Minimiser cette saga fragilise d'emblée le témoignage de la petite Yaël qui grandit au kibboutz, une fois que celui-ci est devenu une implantation

fleurie, avec piscine, et active économiquement, sur une colline de Galilée (lire la description p. 82).

- 2 S'opposer à l'éducation que les parents imposent n'est pas rare et Yaël Neeman rejoint le bataillon des adolescents en prise avec leurs parents (car le livre se termine avec l'adolescence de l'auteure, quand celle-ci quitte l'armée de son plein gré). Manifestement, elle règle ses comptes avec le système collectif d'éducation dont elle semble souffrir *a posteriori* plutôt que dans son enfance dont elle conserve quelques souvenirs heureux. Tout n'a pas été malheur dans sa vie de *kibboutznik*. « Nous étions heureux » reconnaît-elle p. 13.
- 3 C'est sur ce système collectif que se concentre la critique de l'auteure : il fallait « séparer et protéger les enfants de la nature bourgeoise de la famille » dénonce-t-elle p. 9. Sus à l'individualisme et vive le collectivisme : « nous parlions au pluriel » (p. 9). Mais elle aurait dû admettre que cette indentification à un « nous » n'est pas spécifique à la société kibboutzique. Durant les premières années (1940-1950) de l'État d'Israël, s'est développée une « littérature du nous » qui met en scène des héros, des combattants pour la sauvegarde de la société israélienne et qui pensent « nous » plutôt que « je ». La petite Yaël a dû l'apprendre à l'école du kibboutz mais elle ne le suggère même pas. D'autre part, si effectivement elle utilise très fréquemment le « nous », « nous pensions », « rêvions » etc., est-elle bien sûre que ce « nous » n'aurait pas pu être « je » et que tous les enfants de son groupe (Narcisse) pensaient, rêvaient effectivement comme elle ? La pensée n'était pas unique au kibboutz. Certes, dans le mouvement de l'*HaShomer HaTsaïr* l'endoctrinement était de mise : je peux en témoigner pour avoir séjourné quelque temps au kibboutz Gan Shmouel dans les années 1960 et y avoir entendu des discours (des leçons) hostiles à la bourgeoisie. Mais je me souviens aussi de discussions enflammées car la doctrine ne convainquait pas unanimement les membres du kibboutz. D'autre part, l'*HaShomer HaTsaïr* et le mouvement *Artzi*, très marqué par le marxisme, auquel appartient Yehi'am où l'on fête presque saintement le 1^{er} mai, n'était pas le seul mouvement kibboutzique : le kibboutz *Hamehouhad*, par exemple, revendiquait avec moins de force la fin du monde bourgeois. L'édification d'une société égalitaire et juste suffisait, tel était le cas du kibboutz Alonim où j'ai aussi séjourné. Enfin, il existe des kibboutzim religieux où l'égalitarisme entre hommes et femmes n'est pas toujours respecté et qui s'opposent aux doctrines sociales marxistes d'autres mouvements. L'auteure ne présente que son kibboutz et non l'ensemble de la société kibboutzique qui offre de nombreuses variantes.
- 4 L'éducation collective imposait des pratiques uniformes : le même habit, les mêmes chaussures, au moins pour la journée et le travail pour les adultes. Mais en d'autres moments, tous les membres, enfants compris, n'étaient nullement habillés uniformément et revêtaient des atours personnels. À Alonim, j'ai même rencontré un couple originaire d'Alsace qui possédait une armoire typique de sa province française, héritée de sa famille, et qui avait pu l'installer dans sa maison. Des effets personnels uniques n'étaient pas confisqués. Le kibboutz payait des études en ville aux enfants doués pour telle ou telle discipline : Gan Shmouel payait les études et le voyage, chaque semaine à Tel-Aviv, à une jeune flûtiste (discipline pas nécessairement utile à l'économie du kibboutz car, selon Yaël Neeman, le kibboutz ne paie que des études rentables !), Alonim a payé les études supérieures jusqu'au master à une jeune fille née au kibboutz. Son hébergement à Jérusalem était également pris en charge. Or le cursus universitaire de cette jeune fille portait sur le judaïsme et l'histoire de l'art, disciplines

peu propices à un développement économique du kibboutz même si par la suite elle devint enseignante au lycée qui regroupait deux kibboutzim. Dans ce même kibboutz vivait une sculptrice qui avait aussi étudiait aux frais de son village, mais elle participait aux tâches collectives de la communauté et ne vivait pas de son art.

- 5 L'auteure insiste sur la séparation entre les adultes et les enfants qui sont regroupés par âge, dans des maisons d'enfants qui sont leur domaine. Chaque soir, les enfants rendent visite à leurs parents qui eux résident dans une étroite maison individuelle, pour un couple. Après avoir passé moins de deux heures avec leurs parents, les enfants réintègrent leurs maisons pour la nuit. « La nuit il n'y avait pas d'adulte dans notre monde » (p. 14). Or, une garde était régulièrement effectuée par plusieurs adultes et une centralisation de micros permettait d'intervenir très rapidement en cas de problèmes dans une maison. Les parents de l'enfant en difficulté étaient prévenus immédiatement et pouvaient à tout moment de la nuit accourir auprès de lui. À sept ans, la petite Yaël est effrayée par sa première vision de son père en pyjama, mais un quelconque enfant avait la possibilité de connaître les habits et les habitudes de leurs parents. Elle regrette encore que son groupe d'enfants n'ait pas pu choisir leur nom, à savoir Narcisse, ce qui aurait été possible. Mais dans les mouvements de jeunes, les enfants choisissent-ils toujours leur nom ou leur totem ? Ayant atteint l'âge d'intégrer le lycée dans un autre kibboutz, elle déplore de devoir être interne, mais les lycées des villes possédaient des internats pour les enfants des lointaines campagnes !
- 6 L'auteure utilise abondamment, avec une touche d'ironie, l'adjectif « biologique » : « la maison biologique », « la famille biologique » etc. Or ce qualificatif n'était pas employé pour désigner la maison des propres parents. D'ailleurs, elle ne propose pas un autre qualificatif pour une éventuelle maison non biologique ou une famille non biologique. Elle donne à croire que l'enfant appartient d'abord au kibboutz et ensuite à sa « famille biologique ». Si la présence de la collectivité pèse sur certains membres, il n'empêche que les parents reconnaissent leurs enfants sans les confondre avec d'autres et l'inverse est vrai aussi. D'ailleurs, Yaël Neeman insiste en plusieurs pages sur l'affection que sa mère ou son père lui portent et sur les liens étroits et affectueux qui la lient à ses trois frères. « Nous aimions rester entre nous, frères et sœur » (p. 118).
- 7 L'auteure a mal vécu son adolescence et l'éducation collective imposée par ses parents l'a amenée à refuser la discipline de l'armée, collective elle aussi. Elle l'a quittée prématurément, ce qui est une grave faiblesse dans la société israélienne. Elle l'assume avec beaucoup de courage.
- 8 Le texte de la quatrième page de couverture évoque la « lucidité totale » de Yaël Neeman. Je partage peu cette affirmation. Le témoignage qui est fourni, ici, par une native d'un kibboutz est particulier, singulier. Il doit être confronté à d'autres témoignages car il n'est pas entièrement représentatif de la vie kibboutzique en général. Il induit des appréciations trop personnelles qui peuvent égarer un lecteur peu au fait de la vie au kibboutz. L'éducation kibboutzique n'a pas été un échec pour tous, de ce « nous », que Yaël Neeman dénonce, sont sorties d'illustres personnalités politiques et intellectuelles israéliennes, dont elle-même. Et l'on assiste actuellement à un renouveau d'une vie collective en milieu rural et en milieu urbain, en Israël, qui laisse croire que l'avenir kibboutznique n'est pas complètement mort.